s'empare de territoires contestés, s'adjuge le Sleswig, met la main sur le Holstein, dépouille le Danemark, bat en brèche l'empire d'Autriche ; cette politique de conquête et d'agrandissement s'était faite sous les yeux de la France, en dépit de ses protestations et à son détriment. Si rien n'arrête les projets du ministre Prussien, il essaiera de réaliser l'unification de l'Allemagne sous l'empire de la Prusse, son rêve favori ; et si à la suite de cela, il parvenait à raîner l'Espagne à sa remorque par l'établissement d'un Hohenzollern sur le trône d'Espagne, quelle sécurité la France aurait-elle de se voir cernée d'un côté par les Pyrénées et de l'autre côté par des canons échelonnés et braqués sur les rivages du Rhin. Et si l'on ajoute à cela les ressources infinies de M. de Bismark qui fait jouer ses ficelles dans toutes les cours de l'Europe, qui fait force promesses sans jamais les exécuter, qui érige des simulacres de concessions pour les faire crouler par la suite, et qui finalement accapare tout à son profit avec une dignité farouche qu'il faut bien se garder de blesser : on verra que la politique Française a dû se heurter presqu'à chaque jour contre lui. Si l'on découvre une trame habilement ourdie, de suite on lui en attribue la paternité, tant sa réputation est bien établie. On l'a même accusé d'avoir préparé la Révolution Espagnole en 1868 et de l'avoir alimentée avec les thalers Prussiens ; les relations secrètes qu'il entretenait avec les chefs du mouvement révolutionnaire furent alors dénoncées par la presse étrangère ; et, depuis lors, ces accusations n'ont jamais manqué de vraisemblance.

Quoiqu'il en soit des véritables causes qui ont fait naître ces difficultés, la guerre est aujourd'hui un fait accompli. M. Thiers n'a pu la conjurer. Ses paroles ont été étouffées dans le tumulte général et il a dû descendre de la tribune. Le parti de la paix a été hué et le drapeau blanc a été mis bas aux applaudissements frénétiques de la foule.

Toute la France a été saisie d'un vertige militaire et les démonstrations les plus enthousiastes se sont succédées à chaque apparition de troupes, effectuant leurs préparatifs de départ pour la frontière. Des listes de souscriptions furent ouvertes immédiatement par les journaux et des sommes considérables versées d'emblée pour le soulagement des blessés. A Paris surtout l'enthousiasme de la population ne connut point de bornes. La Marseillaise devint à l'ordre du jour, elle fut adoptée par tous pour leur hymne national ; on la chanta dans les cafés et dans les théâtres, et d'un bout de Paris à l'autre elle retentit répétée par des milliers de poitrines.

Au milieu de ces circonstances si graves, la turbulente gaieté des